



La famille PME dans la mire des **Éternels Pigistes**
Page E 3



S'imprégner de **l'esprit des lieux** à Toronto
Page E 8

CULTURE

CAHIER E - LE DEVOIR, LES SAMEDI 12 ET DIMANCHE 13 NOVEMBRE 2016



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

«Diriger 50 opéras dans la fosse, c'est la meilleure éducation possible; c'est ce dont j'ai besoin en ce moment», indique le chef Jordan de Souza.

JORDAN DE SOUZA, le monsieur 100 000 volts du classique

Rencontre avec le chef canadien, qui dirige pour la première fois à l'Opéra de Montréal

L'Opéra de Montréal affiche à compter de ce samedi *Don Giovanni*, le célèbre opéra de Mozart, et en confie la direction à Jordan de Souza, 28 ans, l'étoile montante la plus brillante parmi les musiciens canadiens. Rencontre au zénith.

CHRISTOPHE HUSS

Réaliser une entrevue avec Jordan de Souza, c'est comme entrer au cinéma pour voir un péplum : ça fuse de toutes parts ! Le Cecil B. DeMille de l'entrevue est un torrent verbal, principalement en français, tantôt aussi en anglais, avec des phrases qui lui échappent épisodiquement en allemand.

Jordan de Souza balaie en une minute les questions fondamentales de la place de Mozart dans la musique, de la différence de ses trois opéras conçus sur des livrets de Da Ponte, en passant par quelques considérations bien senties sur Wagner. Bref, vous pensiez avoir tout vu avec le bouillonnement de Yannick Nézet-Séguin ? Attachez vos tuques, parce que Jordan de Souza, c'est la

même ébullition, avec une bouilloire branchée sur une centrale électrique au complet.

Jordan de Souza est arrivé à Montréal il y a dix ans pour se former à la musique, avouant lui-même qu'il ne connaissait rien à l'opéra, discipline avec laquelle il s'est familiarisé à McGill. Il vient d'être nommé *Kapellmeister* (littéralement : maître de chapelle ; en pratique, « chef ») de l'Orchestre de l'Opéra comique de Berlin, quelques mois après y avoir obtenu le poste de *Studienleiter* (directeur des études musicales). « Je serai *Kapellmeister* à partir de la saison prochaine pour deux ans avec possibilité de renouvellement. Je dirigerai environ 50 représentations dans une saison, soit six ou sept opéras différents. »

C'est à cette école que furent formés les grands chefs du passé, de Furtwängler à Karajan, en passant par Böhm, Solti et bien d'autres. « Diriger 50 opéras dans la fosse, c'est la meilleure éducation possible ; c'est ce dont j'ai besoin en ce moment », dit le chef en entrevue au *Devoir*.

Et comme, à l'Opéra comique de Berlin, le directeur général de la musique, Henrik Nánási, achève son mandat sans successeur, Jordan de Souza se verra même confier l'ouverture de saison 2017-2018, un nouveau spectacle de Barrie Kosky, nommé metteur

en scène de l'année 2015-2016 en Allemagne.

« Mes parents sont venus de l'Inde. D'abord à Montréal dans les années 1970, où mes trois premiers frères sont nés. La famille a déménagé à Toronto dans les années 1980. J'étais un parmi huit enfants. Nous étions trois par chambre. Alors, quand je suis revenu à 17-18 ans pour étudier à McGill, je me suis senti chez moi ici. Pas seulement très à l'aise. Mais chez moi. À Montréal, j'ai trouvé qui j'étais ! »

Le choriste de St Michael's à Toronto était venu initialement pour étudier l'orgue avec John Grew. « À Toronto, mon univers, c'était la musique d'orgue et la musique chorale. C'était ma vie, je n'avais connu que cela. Mon rêve était de devenir musicien d'église. J'adorais l'improvisation, parce que l'improvisation, pour un organiste, c'est naturel, et que l'orgue est une sorte d'orchestre pour un seul musicien. »

Parcours fulgurant

À Montréal, Jordan de Souza rencontre John Grew, mais aussi Julian Wachner, Michael McMahon, Christopher Jackson et Yuli Turowsky, qui l'engage pour diriger *I Musici* dans le *Requiem* de Mozart. C'est qu'il s'est vite fait

VOIR PAGE E 4 : SOUZA



FRANCIS VACHON LE DEVOIR

Macha Grenon offre une composition qui provoque une réponse à la fois émotionnelle et intellectuelle.

ENTREVUE

Madame la présidente

Macha Grenon raconte les femmes de pouvoir au cœur du film *Pays*

FRANÇOIS LÉVESQUE

Hillary Clinton ne sera finalement pas devenue la première présidente américaine. Qu'à cela ne tienne, car plus près de nous, la cinéaste Chloé Robichaud a imaginé une contrée dont la plus haute fonction est occupée non par un, mais par une élue. C'est la comédienne Macha Grenon qui lui prête ses traits dans le film *Pays*, à l'affiche le 18 novembre.

Besco, le pays inventé du titre, est une île au riche sous-sol jouxtant le Canada, à l'est. On y suit les destins croisés de trois femmes : Danielle (Macha Grenon), la présidente, Félix (Nathalie Doummar), une jeune députée invitée à prendre part à une délégation canadienne, et Emilie (Emily Vancamp), une médiatrice chargée de faire débloquer des négociations entourant le renouvellement d'un partenariat financier lié à l'exploitation minière.

Se retrousser les manches

C'est à Fobo, au large de Terre-Neuve, que Chloé Robichaud (*Sarah préfère la course*) a trouvé le panorama propice à incarner sa vision. « Je repense à *Fanny* [Laure-Malo, la productrice], qui nous a amenés là-bas au mois de novembre, se souvient Macha Grenon, comme si elle peinait à y croire, a posteriori. On est arrivés dans la queue d'un ouragan. C'est chaque fois difficile de tourner un film, car ça nécessite la participation de tellement de collaborateurs. Avec *Pays*, les conditions extrêmes additionnelles ont provoqué une sorte de retroussage de manches collectif ; tout le monde était là pour le film de Chloé. À la fin, on ne voulait plus partir. »

Or, si la comédienne évoque une expérience marquante, elle ne l'impute pas uniquement à la solidarité provoquée par l'éloignement et les rigueurs du climat. Hors du plateau, en effet, une complicité s'est développée avec ses deux partenaires principales.

« Chloé a eu l'intelligence et la sensibilité de choisir trois actrices susceptibles de bien s'entendre. Et c'est ce qui est arrivé. J'ai vécu ce même phénomène sur la série *Nouvelle adresse*. À un moment, le courant se met à passer, très fort, et ça, ça sert tellement la création ! La connivence qui s'est manifestée dans la vraie vie, c'était, ceci dit, un enjeu qui se trouvait aussi dans le scénario de Chloé. Il y avait cet aspect-là où trois univers, pour ne pas dire trois solitudes, se côtoient. Et sous ça, il y a cette expérience commune, cette humanité de femmes qui voudraient que les portes s'ouvrent. »

VOIR PAGE E 9 : PRÉSIDENTE

CULTURE › PHOTOGRAPHIE

Voyage dans le temps chez Notman

ODILE TREMBLAY



Il y a plusieurs années, lors d'une exposition sur les peintres de Charlevoix, mon œil avait été frappé par une photo placée à côté d'une toile. Signée William Notman, elle représentait un quai de Charlevoix à la fin du XIX^e siècle, avec la rangée de maisons derrière la plage. Une d'entre elles appartenait à ma mère, résidence d'été familiale. Et sur la photo, on pouvait constater que l'habitation voisine d'origine était constituée — avec ligne nette de démarcation — de deux petites maisons canadiennes accoudées. Sur les traits des jeunes villageois à plein quai de bois, je croyais reconnaître ceux de leurs descendants sous les casquettes.

Courant aux archives Notman, j'avais supplié qu'on m'en vende une copie, dérogeant aux habitudes de la maison. Mais l'insistance, le désir ardent... Ils avaient cédé, tirant un nouvel exemplaire à partir du négatif original. Et de rapporter triomphalement mon butin à Québec, puis dans la maison de Saint-Joseph-de-la-Rive, où la photo de Notman fit long-temps sensation.

Le nom du photographe m'était dès lors devenu à la fois familier et un peu sacré, assez pour traquer son œil et sa signature dans les livres ou sur les cimaises. Aussi, quand l'exposition *Notman, photographe visionnaire* a démarré la semaine dernière au Musée McCord, j'y ai accouru.

«La première rétrospective consacrée au plus important photographe canadien du XIX^e siècle, de renommée internationale», annonçait-on. Rien de moins. Elle se sera fait attendre, faut dire. Dès l'entrée, un montage d'édifices et de maisons montréalaises, banques, places, rues, tramways, semble ressusciter le passé de la métropole en trois dimensions.

Les visiteurs aiment ça. Ça fascine de regarder des lieux en leur gloire passée et les têtes parfois saugrenues, parfois étonnamment contemporaines, des anciens.

Une photo célèbre, dont j'ignorais l'auteur, m'a fait sauter. Vous savez, celle de *Sitting Bull* au terrible regard qui a tout vu, tout souffert, et qui mijote sa vengeance. Le chef sioux faisait, me dit-on, escale à Montréal en 1885 avec le *Wild West Show* de Buffalo Bill. Faute de matériel promotionnel, la troupe s'était arrêtée pour le plein d'images chez Notman. Ses clichés ont fait florès.

La conservatrice de l'expo et des archives Notman, Hélène Samson, était sur place, m'accompagnant au long de la visite, précieux appui. Elle avait passé deux ou trois ans à monter la rétrospective, synthèse de l'œuvre, mais explora toute une décennie les 450 000 clichés de la collection. Un beau, gros et instructif album accompagne le tout.

La modernité d'avant-hier
William Notman, né en Écosse en 1826, avait déménagé ses pénates à Montréal avec épouse et enfants, à trente ans sonnés. «*Visionnaire pour l'époque, ayant étudié aux beaux-arts dans*



À gauche: A. H. Buxton, Montréal, 1887. À droite: piles de bois d'œuvre, Ottawa, ON., 1872.

son jeune temps, il se considérait comme un artiste», explique Hélène Samson.

À l'instar de son homologue français Nadar, Notman estimait qu'un bon photographe doit se doubler d'un psychologue qui détend ses modèles, capte le moment précis où ils se livrent. De fait, ses photos vivent et respirent. Ses deux fils avaient de qui tenir, et le studio familial roula jusqu'en 1935, bien après la mort du fondateur en 1891.

Ce qui frappe chez Notman? Sa modernité.

Artiste, soit, mais on y ren-

contre aussi un homme d'affaires attelé à sa publicité et à son réseautage, qui multipliait les franchises (26 studios en 1872, dont 19 aux États-Unis) et imposa sa PME à feu roulant dans une métropole en mutation. L'évolution de la technique l'aura servi, grâce aux négatifs sur plaques de verre permettant de multiplier les tirages.

Qui dit modernité dit polyvalence. Notman a travaillé en stéréoscopie, a créé des composites très pompiers — collages de photos sur fond de japonaiseries, de chasses à courre, etc. —, offrait des photos peintes par des artistes. Il

illustra des livres, photographia des œuvres d'art pour l'éducation collective, réalisa des gros plans artistiques du nouveau pont Victoria, versa dans le produit dérivé: cartes à jouer, assiettes, cartes postales, alouette!

«Il faisait du Photoshop avant la lettre», précise Hélène Samson, ajoutait des points dans l'œil pour le faire briller, blanchissait les dents», etc. Rien de nouveau sous le soleil, donc.

Notman planta sa caméra dehors afin d'immortaliser les beautés naturelles et architecturales d'un océan à l'autre. Une salle se consacre aux extérieurs (anses à bois, camps

de bûcherons, réserves indiennes, etc.), certains exceptionnels. Ça vaut vraiment le coup d'œil.

Modernes ou pas, les photographes du temps marchaient sur les traces des anciens peintres de cour. Au studio Notman se faisaient surtout tirer le portrait les notables montréalais de la politique, de la finance, des communications, de la culture, anglophones surtout, francophones parfois, autochtones plus rarement.

Il faut voir le brasseur Herbert Molson déguisé en François I^{er} et son épouse en Marguerite de Valois prendre la pose avant un bal costumé au château Ramezay. Le *who's who* du temps. Plus quelques anonymes pour la bonne bouche.

Rigolotes autant qu'absurdes, ces photos de studio sur fond de toiles peintes et de mobilier maison. Les nantis du Golden Square Miles semblent y faire de la luge ou de la raquette devant des paysages enneigés, prendre le thé dans des salons victoriens ou se bercer sur des hamacs tendus par deux bouleaux. Ah! Ah!

L'expo se poursuit jusqu'au 26 mars, grand apport du Musée McCord aux célébrations du 375^e anniversaire de Montréal. N'empêche! elle aurait mérité de rouler un mois jusqu'à la fin de l'été, saison qui accueillera la plupart des visiteurs pour les festivités. Et faute d'un Musée McCord disponible après la fin de mars, on lui souhaite de crecher ailleurs. La métropole n'aura pas tant de manifestations historiques d'envergure à se mettre sous la dent... Et celle-là, qui nous propulse en plein passé, vaudrait bien son lot de projecteurs tout au long de 2017.

otremblay@ledevoir.com

Le Joker

Du 7 novembre au 2 décembre 2016
Une production du Théâtre de Quat'Sous

Texte Larry Tremblay Mise en scène Eric Jean Avec Louise Cardinal, Marilyn Castonguay, Normand Daneau, Pascale Montpetit, André Robillard Assistance à la mise en scène Chloé Ekker Décor Pierre-Étienne Locas Costumes Cynthia St-Gelais Lumière Martin Sirois Maquillages et coiffures Florence Cornet Musique originale Laurier Rajotte Régie et assistance sonore Guy Fortin

Les noctambules
Jeudi 17 novembre
Après la représentation
Discussion avec le public animée par Caroline Lavoie.

L'heure du conte
Dimanche 20 novembre à 15h
Pendant la représentation
Activité gratuite pour les enfants des spectateurs avec Caroline Lavigne.
Réservation requise.

Partenaire famille

Théâtre de Quat'Sous 100 avenue des Pins Est, Montréal | Bletterie 514 845-7277 | quatsous.com

Grands partenaires
LE DEVOIR | Conseil des arts et des lettres du Québec | CALO | Bell | Hydro Québec

30 ANS

Théâtre
NORGE

Théâtre Humain et
Théâtre du Trident

17 NOV à 20h

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX
450 662-4440

BILLETTERIE
450 667-2040

Une quête identitaire lumineuse
qui prend racine en Norvège, aux États-Unis
et au Québec.

TEXTE ET MISE EN SCÈNE Kevin McCoy
INTERPRÈTES Esther Charron, Kevin McCoy

MAISON DES ARTS DE LAVAL
1395, boul. de la Concorde Ouest
www.maisondesarts.laval.ca
Métro Montmorency
Maison des arts de Laval

Conseil des arts et des lettres du Québec | CALO | Canadian Heritage | Patrimoine canadien

CULTURE › THÉÂTRE

La famille PME

Les Éternels Pigistes dissèquent un clan aux allures de société québécoise au TNM

ALEXANDRE CADIEUX

Une tragédie grecque dans le Vieux-Chambly? Vraiment? C'est le pari de Marie Charlebois, qui fait son entrée au Théâtre du Nouveau Monde à titre de metteuse en scène en montant *Pourquoi tu pleures...?*, nouveau texte de son vieux pote Christian Bégin. Membres des Éternels Pigistes depuis la formation de cette troupe il y a 20 ans, ils fouleront ensemble les planches avec leurs compères Pier Paquette et Isabelle Vincent. Se joignent à eux deux invités de marque: Sophie Clément et Pierre Curzi, en parents d'un clan dysfonctionnel, entre baby-boom et génération X.

« Ces personnages-là, je les appelle ma famille PME, ils vivent dans leur propre quartier DIX30, un environnement de faux gazons, de fausses briques... », dit Charlebois en rigolant. Les Bérubé sont réunis dans le jardin du fils aîné, autour du sacrosaint barbecue, pour le dépouillement des dernières volontés du paternel. Entre le timoré, le cynique, l'ambitieux et missionnaire dans l'âme, le ton monte facilement, les langues sont vénérées. « On est au départ dans le drame psychologique et familial à l'humour caustique. Mais je veux surtout insister sur le portrait que ça renvoie de nous comme société, sur les aspects politiques du texte de Christian. »

Seuls ensemble

Pierre Curzi incarnera Yvon Bérubé, le père récemment disparu, ancien magnat de l'asphalte dont le fantôme resurgit, à cheval entre deux temporalités. Pur produit d'un imaginaire national post-commission Charbonneau, il a aussi oscillé entre divers paliers de moralité... « Son argument, pour se justifier devant ses enfants, c'est: "J'ai fait ça pour votre bien." C'est une parole qu'on a tellement entendue, à laquelle on ne croit plus du tout. »

Malgré les protestations enjouées de celle qui le dirige comme acteur, il prétend que Sophie Clément, en mère qui préfère ne rien voir, et lui-même se sont vu offrir les mauvais rôles dans cette histoire. « On l'assume: nous sommes de cette génération qui est arrivée au monde en prônant un certain rejet, une révolte, des valeurs de liberté et de communautarisme, puis qui a intégré les institutions et

L'acteur Pierre Curzi fait partie de la distribution de la pièce *Pourquoi tu pleures...?*, mise en scène par Marie Charlebois.

« Au Québec [...], on n'arrive jamais à vider une question, à l'envisager au-delà des points de vue partisans, patronaux, syndicaux. On se désengage par rapport au réel. »

Pierre Curzi

qui laissera bientôt un héritage qu'on peut drôlement remettre en question... », reconnaît l'acteur âgé de 70 ans.

Jeune artiste engagé et défenseur de la création en collectif, Pierre Curzi l'a été, notamment au sein du Grand Cirque ordinaire. Invité à comparer Les Éternels Pigistes à la célèbre troupe où il rejoignit en 1973 Raymond Cloutier, Paule Baillargeon et

consorts, l'acteur fait d'importantes nuances: « On travaillait sans metteur en scène, surtout grâce à l'improvisation, et on est allés assez loin là-dedans. Ce qui nous manquait, et que je sens à l'œuvre chez Les Éternels Pigistes, c'est la maturité: le Grand Cirque, ce n'était pas heureux, la création était douloureuse. Les rapports entre nous se sont effrités avec le temps, on est al-

lés vers des carrières individuelles et, en ce sens, nous avons suivi le chemin de toute notre génération. »

Jamais les Bérubé ne font face à la musique, sans cesse ils ripostent. Devant la critique intrafamiliale, les « On sait ben, toi... » et les « T'es qui pour me dire ça? » abondent, étouffant toute possibilité de débat. Une stérilité toute parlementaire, non? « On piétine drôle-

ment, notamment au Québec, pour cette raison-là. On n'arrive jamais à vider une question, à l'envisager au-delà des points de vue partisans, patronaux, syndicaux. On se désengage par rapport au réel », dit celui qui siégea comme député de Borduas de 2007 à 2012, d'abord sous les couleurs du Parti québécois, puis à titre indépendant.

Impuissance et banalité

Marie Charlebois souligne une autre cause de ce désengagement chez le citoyen lambda: le fort sentiment d'impuissance devant l'état du monde. « Je suis revenue de la plus récente exposition World Press Photo complètement anesthésiée: tellement de souffrance, de violence, d'enfants qui meurent dans les bras de

leurs parents... Qu'est-ce que je peux faire? On s'engourdit pour se protéger. » La metteuse en scène évoque à plusieurs reprises la thèse de la philosophe Hannah Arendt sur la banalité du mal, développée en assistant au procès de l'ancien fonctionnaire nazi Adolf Eichmann: « On finit par se dire: "C'est comme ça, je n'y peux rien. Tant pis..." »

On en revient à cette décision de descendre dans l'arène politique dans l'espoir de transformer le monde. La joute y est sournoise, épuisante, chacun y paye son dû, tous partis confondus, comme le reconnaît Pierre Curzi: « Quand j'ai quitté la politique, l'une de mes observations, c'était que, si je restais là, j'acceptais cet état de fait, ce vieillissement accéléré dont nous parlons. Être allé au bout de ce que je pensais, sentais, voulais exprimer, j'y aurais laissé ma peau, j'y aurais laissé ma famille. Ça m'a freiné. C'est devenu clair pour moi que c'était le prix à payer. Je ne dis pas qu'il ne faut pas le payer: un premier ministre ne peut pas accéder à ce poste s'il n'a pas, dans une certaine mesure, accepté ça », dit-il en évoquant aussi bien René Lévesque que Jean Charest.

Reste le théâtre, l'art, la culture. Est-ce suffisant? « Tu touches des gens qui ont besoin de sentir le même phénomène qui nous habite, nous, quand on crée, ce trouble, cette interrogation constante. Ces gens-là sont vivants, ils agissent dans la société; on peut créer une vague qui va avoir des conséquences peut-être minimes, mais tout de même plus larges que sur les seuls spectateurs qui viennent au théâtre », pense l'acteur.

Marie Charlebois ajoute quant à elle que Les Éternels Pigistes ont toujours cherché, du *Rire de la mer à Pis...?* en passant par *Quelques humains*, à proposer un théâtre humaniste, populaire, entre comique et tragique. « Je pense qu'on touche les gens, qu'ils se reconnaissent, qu'ils se sentent interpellés. Je pense qu'on réussit ça, et ça demeure, comme metteuse en scène, mon souci premier. »

Collaborateur

Le Devoir

POURQUOI TU PLEURES...?

Texte: Christian Bégin. Mise en scène: Marie Charlebois. Une production du Théâtre du Nouveau Monde, en collaboration avec Les Éternels Pigistes, présentée du 15 novembre au 10 décembre.

POURQUOI TU PLEURES...?
DE CHRISTIAN BÉGIN
MISE EN SCÈNE MARIE CHARLEBOIS

65 ANS SAISON 16/17

Une collaboration
Télé-Québec

CRÉATION LES ÉTERNELS PIGISTES 20 ANS

AVEC: CHRISTIAN BÉGIN, MARIE CHARLEBOIS, SOPHIE CLÉMENT, PIÈRE CURZI, PIER PAQUETTE, ISABELLE VINCENT
DÉCOR MAX-OTTO FAUTEUX COSTUMES ELEN EWING ÉCLAIRAGES MARTIN LABRECQUE MUSIQUE ORIGINALE PHILIPPE BRAULT ACCESSOIRES CLÉLIA BRISSAUD MAQUILLAGES ET COIFFURES ANGELO BARSETTI ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE ALEXANDRA SUTTO PRODUCTION TNM

DÈS MARDI

TNM.QC.CA

CCCC
TTTT
D'D'D'
AAAA

DIMANCHE NAPALM

UNE CRÉATION DE LA BATAILLE EN COPRODUCTION AVEC LE CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

DE SÉBASTIEN DAVID AVEC ALEX BERGERON, HENRI CHASSÉ, LOUISON DANIS, SYLVIE LÉONARD, GENEVIÈVE SCHMIDT, CYNTHIA WU-MAHEUX

SALE PRINCIPALE DU 8 AU 26 NOVEMBRE 2016
THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI. QC.CA/DIMANCHE

UNE CRÉATION DE
La Bataille THÉÂTRE
Création | Traduction | Collaboration

EN COPRODUCTION AVEC
CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

PARTENAIRES DE SAISON

Hydro Québec LE DEVOIR CALQ Conseil des arts et des lettres du Québec Conseil des arts du Canada Canada Council for the Arts CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL Montreal

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES: ULYSSE DEL DRAGO DESIGN: GAUTHIER

CULTURE › SCÈNE

THÉÂTRE JEUNESSE

Petit répertoire devenu grand

Les 14^{es} Coups de théâtre s'ouvrent sur un milieu bouillonnant à protéger



MARIE-ANNICK GEFFROY

Au nombre des pièces à attraper aux Coups: *Edgar Paillettes* d'après un texte de Simon Boulerice

MARIE FRADETTE

Au Québec, le théâtre jeunesse se constitue petit à petit un répertoire. Rémi Boucher, le grand manitou du festival des Coups de théâtre, qui prend son élan ce samedi, parle d'une création axée sur le «ici et maintenant» qui n'a de cesse de se bonifier et de se diversifier. «*Les tendances actuelles, je crois, sont liées à ce que les jeunes vivent actuellement. Autant chez les ados que chez les jeunes enfants. On a développé un théâtre de proximité.*»

Ce bouillonnement se sent aussi à l'étranger, note le spécialiste belge Emile Lansman, qui est l'un des invités du festival. «*La grande richesse dans le monde francophone est justement la variété des formes et des contenus, mais aussi des publics cibles. Aujourd'hui, on couvre des tranches d'âge allant de 0 à 18 ans avec des productions qui prennent les jeunes au sérieux et n'ont rien à envier à celles destinées aux adultes... si ce n'est sur le plan budgétaire*», note M. Lansman, pour qui parler du théâtre jeunesse comme d'une entité monolithique reste délicat tant l'éclatement est grand sur les scènes.

Cette effervescence n'est toutefois pas pour autant libre de contraintes. Alors que pendant longtemps tout semblait pouvoir être raconté aux jeunes, Emile Lansman «constate une courbe rentrante dans l'audace, surtout en Europe. Elle semble davantage due aux diffuseurs qui doivent faire front aux «réticences» plus ou moins explicites des élus, des enseignants, des parents». Les créateurs ont beau continuer à aborder des thèmes comme la mort, la sexualité, la violence, les injustices, «si les programmeurs se montrent frieux, la sanction économique

Huit jours pour plonger

C'est demain que débutera à Montréal la 14^e édition des Coups de théâtre. Quelque douze spectacles sont prévus, des pièces d'ici, mais aussi de la Norvège, de la Belgique, ainsi que des événements spéciaux, notamment une table ronde sur la critique en théâtre jeunesse organisée par la revue *Jeu*, sans compter une rencontre animée par le spécialiste Emile Lansman. Toutes les infos à www.coupsdetheatre.com.

tombera rapidement», ajoute-t-il.

Au Québec, ce refroidissement se sent aussi, remarque Rémi Boucher. «*Il y a des gens qui se laissent influencer par ça. Comme il n'y a pas vraiment d'encouragement de la part des gouvernements pour aider les circuits de tournées, ça peut jouer. Mais je pense qu'à peu près tout peut être encore abordé.*»

Il se remémore toutefois une pièce créée dans les années 1980 par le Théâtre de Carton intitulée *Les enfants n'ont pas sexe?*. «*Il y a eu très peu de gens des écoles qui ont été offusqués. Mais si ce spectacle était repris aujourd'hui, je ne suis pas certain que ça passerait.*»

Dialogue autour du théâtre

Sans parler de tabous, Boucher se questionne sur la mise en scène d'une telle intimité aujourd'hui. «*On va parler de la mort, des relations familiales diverses, mais la sexualité au théâtre jeune public, on l'a*

abordée la dernière fois avec le Théâtre de Carton.»

Si les Coups de théâtre attirent de plus en plus de gens chaque année, Boucher ne cache pas non plus la difficulté croissante de rejoindre les écoles. «*Il y a 20 ans, on avait leur appui. Là, pour remplir les salles, c'est rendu la croix et la bannière. Les profs qui nous sont fidèles prennent le risque de se faire taper sur les doigts par les syndicats. Le contexte social, économique — et j'ajouterais, à Montréal, le contexte des rues [iries] —, tout ça est maintenant perçu comme des embûches. C'est en ayant un programme scolaire très fort et c'est à travers l'école qu'on peut rejoindre tout le monde.*»

Des «résistants»

La rencontre qu'anime Emile Lansman le 20 novembre portera justement sur cette urgence de réunir l'école, la culture et l'État dans un mouvement commun. «*Je suis persuadé qu'il est indispensable que l'école et le milieu culturel [donc artistique] amorcent un nouveau dialogue. Et que cela ne peut se passer qu'avec l'appui actif des élus.*»

Il faut se retrouver autour d'une table, s'écouter, partager, comprendre les projets de chacun et reconstruire des stratégies communes pour offrir aux jeunes une solution de rechange à la pensée unique conditionnée par des intérêts qui n'ont rien à voir avec le bonheur de l'humanité, poursuit le spécialiste. «*Alors, oui, nous sommes des résistants et chaque rencontre de ce type est un petit pas en avant dans un combat qui n'est pas gagné d'avance.*»

Collaboratrice
Le Devoir

SOUZA

SUIVE DE LA PAGE E 1

remarquer en dirigeant le chœur de St. Andrew & St. Paul. «*Tout le monde me disait: "Si tu diriges trop de chœurs, tu ne dirigeras jamais d'opéra." Maintenant, on me dit: "Sois prudent. Si tu fais trop d'opéras, on ne te laissera pas diriger de symphonies! Et si tu diriges du ballet, tu n'auras pas de carrière du tout!" Mais j'ai toujours dit*

que j'apprenais tellement de la musique chorale, des choses qui m'aident dans l'opéra, et l'opéra m'est utile pour le répertoire symphonique.» Evidemment, il n'a pas dit non lorsque le National Ballet de Toronto lui a proposé un spectacle!

Jordan de Souza est aussi organiste, claveciniste, pianofortiste et pianiste à ses heures. À McGill, il s'est lié d'amitié avec le baryton-basse Philippe Sly. Ensemble, ils préparent le *Voyage d'hiver* de Schubert. Et fort sérieuse-

ment: «*Nous avons étudié en Autriche avec la basse Robert Holl et le pianiste Helmut Deutsch, qui a accompagné plus de cent fois Hermann Prey dans Winterreise. J'aime apprendre de ces maîtres.*»

En direction, ses mentors sont Alexis Hauser à McGill, Raffi Armenian au Conservatoire et Timothy Vernon. «*Ce n'est pas un hasard que la plupart des musiciens canadiens qui font une carrière internationale viennent du Québec, dit Jordan de Souza, admiratif de*

nos écoles. *Mes trois professeurs sont trois musiciens très différents, mais tous adorent le travail avec la partition. Nous ne parlions pas beaucoup de technique, nous parlions de partitions.*»

Et d'ajouter: «*Je n'ai aucune nervosité, aucune crainte, car je crois dans le travail avec la partition et j'ai appris non seulement à diriger la musique, mais aussi à diriger des musiciens. C'est Yannick Nézet-Séguin, le maître de cette idée, de cette attitude.*»

Jordan de Souza est un chef ouvert à toute suggestion: «*Changer d'avis n'est pas une mauvaise chose. C'est même magnifique.*»

Tenter des choses

À ce titre, Jordan de Souza aime travailler à Montréal. «*Ici, dans Mozart, on peut tenter des choses bien plus qu'à Vienne, où quelqu'un va dire: "On n'a jamais fait ça, Richard Strauss ne faisait pas cela, donc on ne le fera pas." Ici, il n'y a pas de tradition sclérosante.*»

«*J'ai dirigé les Passions de*

Bach à St. Andrew et St. Paul. Quand on a dirigé cela, on

«*Ici, dans Mozart, on peut tenter des choses bien plus qu'à Vienne [...]. Ici, il n'y a pas de tradition sclérosante.*»

peut diriger Don Giovanni. Saint Matthieu et Don Giovanni: c'est pour chacun des compositeurs le même niveau d'intensité dramatique et de rhétorique.»

Car «*Bach et Mozart ont porté la langue musicale existante à son apogée, alors que Wagner a dû créer une nouvelle forme pour être à l'aise dans l'opéra.*» Jordan de Souza trouve dans *Don Giovanni* «des moments sinistres et des couleurs sombres qui n'existent pas ailleurs chez Mozart.»

«*Dans Così fan tutte, l'orchestre de Mozart commente et juge les personnages. Jamais dans Don Giovanni. Mozart ne juge pas le caractère, la moralité ou l'immoralité.*» Jordan de Souza

est à l'affût de tous les détails pour «*faire vivre l'orchestre et les chanteurs dans cette pensée.*» Même s'il voue un culte à Bach et à Mozart, le chef fustige en cette matière l'excès de respect qui empêche de faire bouger les lignes. En tout cas, s'il dirige comme il parle, on ne risque pas de s'ennuyer!

Le Devoir

DON GIOVANNI

Opéra de Mozart. Avec Gordon Bintner (Don Giovanni), Daniel Okulitch (Leporello), Emily Dorn (Donna Anna), Jean-Michel Richer (Don Ottavio), Layla Claire (Donna Elvira), Alain Coulombe (Commandeur), Stephen Hegedus (Mazetto), Hélène Guilmette (Zerlina). Chœur de l'Opéra de Montréal, Orchestre métropolitain, Jordan de Souza. Salle Wilfrid-Pelletier, les 12, 15, 17 et 19 novembre 2016 à 19h30. Billets: 514 842-2112.

THEATRE HUMAIN

Norvège

de Kevin McCoy

Du 22 novembre au 10 décembre 2016

THÉÂTRE ESPACE GO

4890, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
BILLETTERIE : 514 845-4890 | ESPACEGO.COM



Gordon Bintner dans la peau de Don Giovanni

YVES RENAUD

CULTURE › DANSE

CIRQUE

Et si les catastrophes étaient réversibles ?

Les 7 doigts jettent un regard optimiste sur le monde

CAROLINE MONTPETIT

même un peu communiste ».

Gypsy Snider n'avait pas dormi de la nuit, mercredi, lors de notre rencontre à la Tohu, en prévision du spectacle *Réversible*, de la troupe de cirque Les 7 doigts, qui prend l'affiche le 16 novembre à Montréal. Originnaire de San Francisco, elle était encore secouée par les résultats de l'élection américaine de la veille. Même si elle a quitté

la mère de Gypsy, Peggy Snider, était jongleuse. « Il y a peu de femmes jongleuses », dit Gypsy, qui a elle-même pratiqué cette discipline.

Réversible met en scène des espaces restreints, comme les pièces intérieures d'une maison, mais propose aux artistes de s'élever au-dessus de ces murs et de voir plus loin. Peggy Snider insiste par ailleurs pour que les artistes aillent chercher l'attention du public, en tentant de le comprendre, encore plus qu'en tentant de l'impressionner.

Réversible**met en scène****des espaces****restreints,****mais propose****aux artistes****de s'élever****au-dessus de****ces murs et de****voir plus loin****Être à l'écoute**

Cette attitude se reflète aussi dans l'analyse qu'elle fait de l'élection de Donald Trump à la présidence des États-Unis. « Il faut écouter » ce que les gens qui l'ont élu ont à dire, pour les rejoindre, dit-elle.

Le pouvoir ne peut pas s'asseoir sur la satisfaction d'une élite convenue et coupée de la base. En cours de création du spectacle, Snider a demandé aux artistes de retracer des événements survenus dans la vie de leurs grands-parents qui ont marqué leur vie pour toujours. Le spectacle est d'ailleurs basé sur chacune de ces histoires.

Depuis mardi soir, Gypsy Snider a reçu plusieurs messages d'amis américains qui expriment le souhait de quitter leur pays. Elle leur répond que ce n'est pas la solution, même si c'est le chemin qu'elle a elle-même pris dès qu'elle a atteint sa majorité. Installée à Saint-Henri depuis des années, elle apprécie l'assurance-maladie québécoise qui lui a permis de soigner un cancer et le fait que tous les enfants de son quartier, immigrants ou non, peuvent fréquenter une école convenable.

Le Devoir

RÉVERSIBLE

À la Tohu du 16 novembre au 30 décembre



ALEXANDRE GALLIEZ

Réversible est un peu une réponse au fatalisme ambiant.



PHOTOS MALIN GRONBERG

Les têtes pensantes de Tentacle Tribe ont invité le peintre Gene Pendon, dont les traits projetés envahissent l'espace comme la danse.

Du hip-hop pour toucher au spirituel

Le duo Tentacle Tribe part en voyage intérieur avec *Fractals of You*

CATHERINE LALONDE

« On n'a pas besoin de comprendre pour sentir, mais on a besoin de sentir pour comprendre. » Cette pensée, presque une prière, a accompagné les danseurs Emmanuelle Lê Phan et Elon Höglund dans leur nouvelle création, où ils s'entourent de mandalas et de symboles. Car pour *Fractals of You*, les deux têtes pensantes de Tentacle Tribe ont invité le peintre Gene Pendon, dont les traits projetés viendront envahir l'espace comme la danse. Un écran scénographique plus complexe pour la troisième chorégraphie de ce duo, qui se veut une invitation au voyage intérieur, un appel au spirituel et à la voie vers soi.

Si *Fractals of You* parle des infinies perceptions différentes et possibles, la pièce a surtout l'ambition « d'explorer le subconscient et le superconscient — l'esprit, Dieu, la conscience, la créativité ou la création, même. Et ce, afin de mieux nous comprendre nous-mêmes, afin que nous puissions encore évoluer », explique le créateur suédois Elon Höglund. Si la chorégraphie est composée à quatre mains, avec Lê Phan, Höglund assure cette fois en solo la mise en scène.

« Tout dans notre réalité est fait de fractales, poursuit-il. Tout est fragmenté. On trouve des fractales en géométrie, en mathématiques, en information. On aimait l'idée de cette

« On trouve des fractales en géométrie, en mathématiques, en information. On aimait l'idée de cette infinité de réalités, d'univers, et l'idée également qu'on vit finalement dans une espèce de code, lui aussi infini. »

Le créateur suédois Elon Höglund



Les racines du geste viennent encore du hip-hop.

« On trouve des fractales en géométrie, en mathématiques, en information. On aimait l'idée de cette

« On trouve des fractales en géométrie, en mathématiques, en information. On aimait l'idée de cette

Du spirituel dans l'art

Concrètement, la danse se déploie en oppositions de mouvements, en gestes qui travaillent le temps, l'espace, la géométrie. « Fractals of You se réfère beaucoup aux états transverseaux, altérés, aux ma-

nières de trouver un flot — comme le flot sur lequel peuvent surfer les musiciens ou les écrivains quand ils sont inspirés », indique Elon Höglund.

Les racines du geste viennent encore du hip-hop. Une danse issue pourtant de la rue, du cercle et des rencontres improvisées, de l'improvisation. « Le hip-hop n'a pas besoin d'être en théâtre, avance le metteur en scène lorsqu'on lui demande si le genre ne perd pas là son essence. Mais on peut l'y mettre. Le hip-hop est parfait dans son environnement naturel. Il va bien; il n'a pas besoin de nous. Nous, nous avons besoin du hip-hop; et nous l'aimons, et nous l'utilisons comme un de nos matériaux de création. »

Du hip-hop pour atteindre le spirituel? Pour Lê Phan comme pour Höglund, il n'y a pas là de contradictions. « Quand on parle des danses de rue, on parle finalement de danses tribales, mais d'aujourd'hui, illustre ce dernier. Elles sont associées aux villes, à la rue, simplement parce que c'est notre habitat. Pour moi, le hip-hop est, et a toujours été, très spirituel. »

La danseuse approuve, soulignant aussi le plaisir de s'inscrire dans des mouvances actuelles. « On voit trop souvent le côté très commercial du hip-hop. C'est ce qui passe à la télé, c'est ce qui attire les jeunes. Les

techniques de danses urbaines sont nouvelles — elles ont toutes 30 ans ou moins. Et quand on essaie de les codifier, pour les enseigner, elles semblent soudain sèches, austères, alors qu'elles se terminent toujours par du style libre... C'est encore tout jeune, et ça continue de croître. »

Création en silence

Alors qu'ils s'inspirent habituellement beaucoup, beaucoup de la musique (« de l'électro très organique, précise Lê Phan, avec des instruments »), Tentacle Tribe a commencé à créer *Fractals of You* en silence, puisque les compositeurs Andres Vial et Keiko Devaux devaient entrer en jeu ensuite. Le germe de la pièce était aussi complètement différent de leurs créations antérieures, *Nobody Likes a Pixelated Squid* (2013) et *When They Fall* (2012).

« On voulait collaborer avec un artiste visuel, résume Emmanuelle Lê Phan. Alors, on s'est demandé comment on pouvait faire, sachant qu'on voulait faire de la tournée. Il nous fallait peu de technologies, et simples, parce qu'on a vu aussi trop d'expériences ratées. On a pensé davantage nos tableaux, on a travaillé la dramaturgie d'Elon avec plus d'attention. L'association avec Gene Pendon s'est faite naturellement. Il a fait du graffiti auparavant. Lui aussi fait ce lien entre la rue et le spirituel », nomme la danseuse.

Elle conclut: « On souhaite que ce soit une expérience pour le spectateur plus qu'une représentation, parce que c'est certainement une expérience pour nous, quand on atteint cette zone, ce flot. »

Cet endroit, a-t-on envie de répéter, où on n'a pas besoin de comprendre pour sentir...

Le Devoir

FRACTALS OF YOU

Chorégraphie de Tentacle Tribe signée et interprétée par Emmanuelle Lê Phan et Elon Höglund. Présentée par Danse Danse. À la Cinquième Salle de la Place des Arts, du 15 au 19 novembre.

DANSE
DANSE

CRÉATEUR DU MOUVEMENT

2016 | 2017



CGI

NEW YORK

DANSEURS
TAP DANCE

B-GIRL

3
MUSICIENSDORRANCE
DANCE

1. 2. 3 DÉC 2016

Théâtre Maisonneuve

Billet à partir de 30 \$

DANSEDANSE.CA

placedesarts.com

CULTURE › MUSIQUE

Louis Valois et Serge Fiori, du groupe Harmonium, ont replongé dans l'album-phare *L'Heptade*.

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

La revisite inespérée de *L'Heptade XL*

Les 24 pistes d'un chef-d'œuvre au bout de leurs 20 doigts, Serge Fiori et Louis Valois ramènent Harmonium au présent

SYLVAIN CORMIER

Ça y est, c'est prêt. Au studio Post-M de Louis Valois, dans le Vieux-Montréal, le ruban magnétique multipiste d'origine a été installé, les voyants sont allumés sur la console. Louis et Serge Fiori se regardent. On y va? Ainsi, les frères de musique, les chums d'Harmonium, tout souriants dans la salle de conférence de chez Sony, me décrivent-ils le moment crucial où ils ont ouvert l'un des quatorze boîtiers contenant les bandes retrouvées de *L'Heptade*, le moment de la première réécoute. «Je te jure, témoigne Fiori, à ce moment-là, on est inquiets sans bon sens, on sait pas comment ça va sonner, comment on va réagir...»

Ils lancent *Comme un sage*, pour commencer. Poussent les leviers, l'un après l'autre, comme si chacun des musiciens était convoqué personnellement. Ni Serge ni Louis ne se souviennent dans quel ordre. «Les larmes! On pleurait à chaque piste qui se rajoutait, c'était fou. Ça se remettait à vivre!» s'exclame Fiori, qui n'en revient pas encore. Du

ruban de deux pouces (c'était encore des pouces, en 1976), tout ressurgit: la voix de Fiori, sa douze-cordes acoustique, son électrique à six cordes, puis la basse de Valois, le mellotron et le piano de Serge Locat, la batterie de Denis Farmer, le piano Fender Rhodes de Neil Chotem, la flûte électrique de Libert Subirana, les harmonies «autour d'un seul micro» par Serge, Monique Fauteux, Estelle Ste-Croix, Pierre Bertrand, Richard Séguin... «Deux fois les harmonies!» précise Fiori, fier.

Tout est là. Intact. Valois, de sa voix toute douce, s'émerveille. «Les rubans 24-pistes étaient en bon état, miraculeusement. Et Michel Lachance avait fait un travail incroyable pour la prise de son. Quelle clarté! Serge et moi, on s'est retrouvés instantanément dans le camion à Saint-Césaire [un studio mobile]. Les yeux fermés, on est là. Deux gars dans la jeune vingtaine qui viennent d'enregistrer l'œuvre de leur vie. Tant qu'on se regarde pas, tels qu'on est dans notre soixantaine d'aujourd'hui... Et encore!»

Mais après le grand frisson? On avait cru les bandes per-

dues dans une inondation. Mais non. Égarées, tout bêtement, lors d'un déménagement: à Toronto c'était moins le Graal que chez nous, *L'Heptade*. Dénichées, récupérées, les bandes multipistes appelaient autre chose qu'un simple rematriçage. D'autant qu'en 1976, Harmonium était en tournée lors du mixage. Le destin parlait fort, la tentation s'est avérée irrésistible: allez, on remixe.

Touche pas à mon *Heptade*!

Autrement, Fiori nuance: «On avait aimé le résultat dans le temps. C'est devenu un classique et tout le monde est heureux. Mais là, t'as les pistes disponibles, et ce qu'on entend plus que jamais, c'est le band. Le band séparément des pistes orchestrales. Louis et moi, on veut le band. Plus présent dans le mix. En même temps, on capote, c'est dangereux de se mettre à bouger des affaires là-dedans... Tu peux tout fucker...» Valois va plus loin: «La question, c'est: on est-tu supposé faire ça? *L'Heptade*, au fond, ça ne nous appartient plus, c'est historique! On s'est dit: on essaye. Pour nous autres. On a remixé Comme un sage. Et on a aimé ça. Ça respectait l'œuvre en même temps qu'on retrouvait le son du band à Saint-Césaire. Alors, on a continué.»

Fiori est tellement content qu'il en trépigne: «Ma douze-cordes, elle sonne, c'est écaillant! Écoute, c'est palpitant, on a passé l'été là-dessus. Je voulais pas arrêter de mixer! Jusqu'ou aller trop loin? Les fous finis de *L'Heptade* entendront tout,

l'ampleur dans le son, la place du groupe, mais aussi *Le corridor*, version «revisitée». Comme dans «on a refait des pistes». «En tournée, explique Valois, il y avait la portion chantée par Monique seule et une portion en duo avec Serge. Ça nous a toujours manqué, sur le disque. Alors, on s'est dit: pourquoi pas? J'ai ressorti ma basse, et avec Serge et Monique, on a refait ça. Le même son, on n'a même pas eu à s'ajuster. On a aussi revisité *C'est dans le noir*, qui n'était jamais sortie. Tout ce qu'on avait, c'était une cassette chrome, enregistrée en spectacle. Ça été pareil, ça s'est fait tout seul. Instantanément, c'était Harmonium.»

Les vrais férus sauront dire si ça s'entend. Ce que j'entends surtout, moi, c'est qu'ils pourraient créer ensemble de nouvelles chansons. «Je vis pour ça, soupire Fiori. Mais j'ai toujours le même maudit problème. Je suis en attente que le canal ouvre.» Valois va se départir de son studio, allez s'installer dans le studio de Serge, et adienne que pourra. «On se crée une proximité, mais pas de pression», insiste Valois. Fiori s'écrie: «Heille! Le matin où la p'tite lumière va allumer en dedans de moi...» A suivre.

Le Devoir

L'HEPTADE XL
Harmonium
Sony Music
Offert en diverses configurations:
version double CD avec ou sans
Viens voir le paysage, DVD d'un
spectacle retrouvé, version
vinyle, version coffret grand luxe.

FESTIVAL DU MONDE ARABE

Barbara-Fairouz:
deux univers,
une seule voix

La chanteuse tunisienne Dorsaf Hamdani fait se rencontrer deux icônes de la chanson internationale

YVES BERNARD

Qu'est-ce qui peut bien réunir Barbara, la dame en noir de la chanson française, à Fairouz, celle que l'on surnomme «la Septième Colonne»? L'œuvre des deux chanteuses est plus grande que nature et les deux révèlent un parfum de mystère, mais les univers de la Parisienne d'origine juive et de la Beyrouthine maronite devenue diva de la musique arabe paraissent si différents qu'il semblait improbable de les réunir. C'est pourtant ce que réussit la chanteuse tunisienne Dorsaf Hamdani avec le projet *Barbara-Fairouz*, qui sera offert en quintette sous la direction de l'excellent accordéoniste Daniel Mille en clôture du Festival du monde arabe dimanche au National.

La voix de Dorsaf Hamdani, tout en souplesse et en délicatesse, est empreinte de ce sens des nuances qui rend possible ce genre de création. Issue du malouf tunisien qu'elle a porté activement pendant une décennie, elle est aussi de formation classique dans tous les sens du terme, du Maghreb au Moyen-Orient. Après avoir enregistré *Ivresses* autour de la poésie d'Omar Khayyam, elle a fait paraître *Princesses du chant arabe*, un disque consacré à Oum Kalsoum, à Asmahan et à Fairouz, les trois monstres sacrés du chant arabe. Pourquoi donc a-t-elle voulu réunir, faire dialoguer et mettre en scène Barbara et Fairouz au lieu de Piaf et Oum Kalsoum ou d'autres grandes dames des deux mondes?

«Les gens qui ont participé à la naissance du projet ont tous été frappés par les points communs entre les deux, répond Dorsaf Hamdani. Elles ont deux caractères qui se ressemblent plus ou moins et, à une époque, elles avaient même des physiques qui se ressemblaient. Fairouz est aussi mystérieuse que Barbara, mais j'avais déjà élucidé son mystère. Quant à Barbara, je ne l'avais jamais vraiment approchée, puisqu'au début je n'étais pas très attirée par elle. J'aimais beaucoup Brassens, Brel, Dalida et Piaf, qui transmettaient une émotion très pétillante, mais Barbara, à une époque, c'était sombre et très hermétique.»

Alors, pourquoi la Tunisienne a-t-elle choisi de plonger dans son répertoire? «Il y

«Il y a beaucoup de douleurs, beaucoup d'émotions et beaucoup de beautés des deux côtés. C'était plus un défi d'émotions qu'un défi artistique.»

Dorsaf Hamdani

a beaucoup de douleurs, beaucoup d'émotions et beaucoup de beautés des deux côtés. C'était plus un défi d'émotions qu'un défi artistique. Ce n'est pas une prouesse vocale artistique que je propose, mais surtout le défi de réunir deux charges émotionnelles incroyables.»

Ce qui a le plus ému Dorsaf Hamdani chez les deux grandes artistes, c'est d'abord la force des paroles: «Pour Fairouz, il y a toujours cette esthétique un peu frileuse de la poésie arabe. Contrairement aux chansons de Barbara, on ne peut employer les mots "garce" ou "putain". Les chansons de Fairouz sont plus enveloppées dans le romantisme. Il y a beaucoup de métaphores et d'images.»

Musicalement, il paraissait plus facile d'associer Fairouz à Barbara, puisque la première a bouleversé les codes de la musique arabe avec des compositeurs et des arrangeurs contemporains, dont les frères Rahbani et son fils Ziad. En concert, Dorsaf Hamdani chante en arabe et en français, ponctue les pièces de la Libanaise autant que celles de la Française d'un univers méditerranéen au pluriel et accorde beaucoup d'importance aux silences. Des silences qui racontent aussi une histoire.

Collaborateur
Le Devoir

BARBARA-FAIROUZ PAR DORSAF HAMDANI
Au National, dimanche 13 novembre à 20 h. Renseignements: festivalarabe.com

NUITS D'AFRIQUE À CANNÉE

SOLEDAD BARRIO & NOCHE FLAMENCA

La plus authentique troupe de Flamenco est de retour!
Nouveau spectacle «LA RONDE» (Espagne)

«Aucune autre danseuse n'est aussi fabuleuse que Soledad Barrio»
New York Times

10 musiciens, chanteurs et danseurs sur scène

VENDREDI 25 ET SAMEDI 26 NOVEMBRE À 20H30
DIMANCHE 27 NOVEMBRE À 17H ET À 20H30

le gesu

1200, de Bleury
Rabais étudiant -20%

INFOS ET BILLETTERIE
legesu.com / 514-861-4036
admission.com / 1-855-790-1245
festivalnuitsdafrique.com

TRAQUEN'ART, TERRESTRIAL LANE ET THÉÂTRE OUTREMONT PRÉSENTENT
EN PREMIÈRE MONDIALE

NIYAZ

THE FOURTH LIGHT PROJECT

UNE EXPÉRIENCE IMMERSIVE MULTIMÉDIA
DESIGN VISUEL ET D'INTERACTION JÉRÔME DELAPIERRE | DANSE DERYVICH TANYA EVANSON

«The Fourth Light transcende les frontières... la voix voluptueuse d'Azam Ali se déploie, dansante et ensorcelante.» — LE DROIT

VENDREDI 18 NOVEMBRE — 20H | THÉÂTRE OUTREMONT
INFOS/BILLETTERIE : 514.495.9944 / BILLETTERIE.THEATREOUTREMONT.CA
TRAQUENART.CA • NIYAZMUSIC.COM • THEATREOUTREMONT.CA



YASSINE MEDDEB HAMROUNI

La voix de Dorsaf Hamdani est tout en souplesse et en délicatesse.

CULTURE MUSIQUE

DE VISU

Sans début ni fin

La collection internationale du Pavillon pour la paix est à découvrir... dans le désordre

JÉRÔME DELGADO

Pensé pour résoudre un problème d'accueil (de groupes scolaires), le Pavillon pour la paix Michal et Renata Hornstein, cinquième morceau d'un désormais immense casse-tête, ne bousculera pas les habitudes des fidèles du Musée des beaux-arts de Montréal.

À l'instar de l'édifice d'art canadien inauguré en 2011, le nouveau gîte de l'art international et de l'Atelier d'éducation et d'art-thérapie s'intègre à la cité muséale sans imposer sa devanture. Pour le découvrir, même enjeu: il faut passer par le hall vitré du pavillon Jean-Noël-Desmarais.

Le nouvel édifice, qui ouvrira au public le 19 novembre seulement, on y accède sans s'en rendre vraiment compte. Il faut préciser que c'est dans la partie arrière du pavillon Jean-Noël-Desmarais que se trouvent les premières salles de la nouvelle exposition permanente de la collection internationale. Et le parcours, annoncé comme «le fil de l'art, du Moyen Âge à l'époque contemporaine», débute... au XIX^e siècle.

C'est une dix-neuviémiste reconnue, Nathalie Bondil, qui a orchestré le déploiement de 750 œuvres. Selon une logique somme toute chronologique, comme la collection d'art canadien: le plus ancien se trouve en haut, le plus récent, en bas. Or personne ne visitera dans cet ordre. Voilà un signal que l'histoire de l'art est un récit sans début ni fin.

Nombreux clins d'œil

Les choix de la directrice du MBAM lancent ainsi une série de clins d'œil, dont un aux origines du musée. En (discrète) introduction, elle a placé *Environnements d'Anvers, dimanche après-midi* (vers 1860). L'huile de Florent Crabeels, qui était dans les legs Benaiah Gibb de 1877, fait office de plus vieille acquisition en art international.

Par périodes, ou par écoles, le fil de ce récit montréalais respecte les grandes lignes de l'histoire. Parfois, il surprendra. Il choquera, même, les puristes devant la scénographie excessive de la salle du romantisme, qui plonge les tableaux dans une ambiance naturaliste, animée par une envahissante installation vidéo et sonore. On reconnaît là la signature de celle qui aime doter les expos d'audioguidés musicaux.

Étonnamment, il s'agit du seul élément multimédia. Ce qui ne change pas, c'est la densité de l'accrochage, qui frôle à l'occasion le style des salons du XIX^e siècle, avec parfois des alignements à la verticale de trois œuvres. C'est une solution, lorsqu'on vise à raconter 800 ans d'art. Mais qui ne convient pas toujours.

Dans l'espace consacré à la peinture abstraite, ou même dans celui voué aux nouvelles



À l'avant-plan, en haut: le fauteuil *Clarisse* de Niki de Saint-Phalle; en bas: le faux miroir ostentatoire de Yannick Pouliot

figurations qui fait le pont entre les avant-gardes européennes et l'art contemporain, les courants se succèdent sans temps morts. *L'étreinte* (1971) du cubiste Picasso, *Tête* (1976), composition épurée de Miro, le fauteuil *Clarisse* de l'inclassable Niki de Saint-Phalle, un Calder, un Warhol... Ceci juste avant un long mur de grands tableaux, signés Francis, Mitchell, Nolland, Motherwell...

On assiste avant tout à un défilé de noms. Dans tout le pavillon, le récit avance au rythme d'un artiste, une œuvre. Parmi les exceptions: les trois sculptures biomorphiques de Jean Arp, qui concluent la belle et longue aventure de la «statuomanie moderne».

Manifeste pour l'art

Le meilleur, ce sont trois cellules que la conservatrice en chef a placées au milieu de trois des quatre étages — seul le niveau Moyen Âge/Renaissance en est exempt. Pour «Le siècle d'or en Hollande et en Flandre», noyau de la collection Hornstein à l'origine du Pavillon pour la paix, Nathalie Bondil a monté un cabinet de curiosités.

Elle y associe des natures mortes à des objets et, dans ce regard sur notre monde et sa représentation, elle évoque ce mélange de savoir et d'interprétation si propre à l'humanité.

Pour séparer «Du baroque au rococo» et «Du classicisme au Siècle des lumières», un salon ovale honore la collection autour de Napoléon, héritée d'un autre mécène. Gloire et chute des empires s'y côtoient, entre la peinture de ruines de Hubert Robert et le portrait de Napoléon sur son lit de mort.

Au niveau contemporain, un espace noir propose une troisième voie entre les pôles abstrait et figuratif. Dans ce pavillon porté par l'éducation et la thérapie, voilà un véritable manifeste sur les bienfaits de l'art. Si «le noir est une couleur», comme l'énonce Matisse, il est lumière pour Pierre Soulages, source répatrice pour Joseph Beuys. Et l'installation de George Segal, *Femme assise sur un lit* (1993), est, une fois de plus, un rappel lucide et poétique d'un monde près de sombrer.

Collaborateur
Le Devoir



Bo Ramsey est un chanteur à la voix effilée, celle qui touche en plein dans le mille.

Bo Ramsey, le ramoneur des blues antiques

Le guitariste n'a pas son pareil pour ciseler la note dans le grave, le pesant, l'hypnotique

SERGE TRUFFAUT

On a cherché, fouiné, puis on a trouvé. Il est vrai qu'on est lent du «six-boulets», comme l'aurait observé Raymond Queneau, qui aimait confier que ce n'est pas la faute des mots si certains d'entre eux sont gros. On s'écarte, on papillonne? On va se recentrer. Aujourd'hui, on va arpenter le flanc du blues, car...

Car, du genre, on n'avait rien exposé depuis des lunes. À cela, il y a une et mille raisons. Parmi elles, on a retenu la plus déstabilisante qui soit. On a nommé l'atomisation de la distribution, dans la foulée, et non à la faveur, des développements technologiques. Il est en effet devenu passablement difficile de se retrouver dans le magma fait d'autoproductions, de délégations de la distribution à des grossistes qui s'appellent JazzDepot, qui représentent notamment l'étiquette Fedora, Discologs, Amazon, CDBaby et consorts. Bref, ni le capitaine Achab, ni Nestor Burma ne s'y retrouveraient. Peut-être que Queneau, comme il a été l'auteur de *Mille milliards de poèmes*, donc du premier et dernier algorithme de la poésie, parviendrait à éclaircir l'horizon musical qui plane sur le Mississippi, mais...

Toujours est-il qu'on a cherché, beaucoup écouté, après quoi on a jeté notre dévolu sur une galette qui est surtout un chef-d'œuvre. On devrait dire: qui était et reste un chef-d'œuvre, car elle a été publiée en 2006. Le titre? *Stranger Blues*, publiée par Bo Ramsey Records, du nom de l'auteur de cette merveille qu'on écoute avec constance depuis sa parution.

Notes hypnotiques

Ramsey est un guitariste qui n'a pas son pareil pour ciseler la note dans le grave, le pesant, l'hypnotique. Ramsey est un grand producteur. Son succès, Lucinda Williams le lui doit en grande partie. Idem pour Jeffrey Foucault. Ramsey est un chamane; sans lui, son complice, Greg Brown, et, avant eux, The Band, ce qu'on appelle l'américana ou roots n'aurait ni

l'éclat, ni l'ampleur qui est la sienne désormais. Ramsey est un chanteur à la voix effilée, celle qui touche en plein dans le mille.

Entre un album sous son nom ou en duo avec Pietra Bown, une production de The Pines ou Foucault, une tournée avec Mark Knopfler, il a donc réalisé cet album fabuleux à tous égards. Il y a tout d'abord le programme: *Stranger Blues*, d'Elmore James, *Hate To See You Go*, de Walter Jacobs, *Sittin On The Top of The World*, de Vinson-Chatman, *Jump Baby Jump*, de Jessie Mae Hamphill, *Crazy Mixed Up World*, de Willie Dixon, *Little Geneva*, de Muddy Waters, *You Got Me Dizzy*, de Jimmy Reed, *I Wanna Get Funky*, de Carl Williams, *No Place To Go*, de Chester Burnett, *Unseeing Eye*, de Sonny Boy Williamson, *Freight Train*, d'Elizabeth Cotte, et *Where The Sun Never Goes Down*, un traditionnel.

Au-dessus de la mêlée

Ce programme a ceci de très convaincant qu'il est propre à confondre les sceptiques, car notre homme révèle une connaissance inouïe ou, plus exactement, encyclopédique du blues. L'interprétation? Très rarement, dans le genre qui nous occupe aujourd'hui, on a eu le plaisir d'entendre une formation aussi soudée, aussi altière, aussi fine que subtile.

C'est bien simple: de tous les hommages rendus aux maîtres des blues anciens par les «p'tits» blancs, celui-ci se place au-dessus de la mêlée. C'est dit. Pour obtenir cet album, qui se vend 18,67\$, si on a bien fait le calcul inhérent à la conversion de la devise — 14\$US — il faut commander sa copie auprès de CDBaby,

une des meilleures centrales d'achat du Web.

Aux amateurs de blues comme de jazz, on conseille vivement de s'abonner à *The Library of Congress*. La richesse du catalogue est sidérante dans les deux cas. À telle enseigne, d'ailleurs, qu'on peut y passer des heures sans s'en rendre compte. A noter que l'abonnement est gratuit.

L'excellente émission *Jazz Night in America*, du tout aussi excellent réseau NPR, émission animée par Christian McBride, a consacré une heure à... Oliver Jones. On vous invite à y plonger.

Yes! Le mensuel *JazzTimes* consacre sa une et donc son dossier du mois à Marshall Allen, saxophoniste, compositeur et surtout, surtout, grand animateur devant l'éternel du Sun Ra Arkestra depuis le retour vers Jupiter de Sun Ra, en juillet 1993. Enfin! Cela fait maintenant 60 ans qu'Allen est devenu membre de «la plus meilleure phalange du jazz» au monde.

À la une du magazine *Down Beat*, le trompettiste Wadada Leo Smith, dont le dernier opus a été très remarqué. Il s'agit d'une suite composée pour saluer les 100 ans des parcs nationaux. Lui mis à part, on propose un long article sur la collaboration entre Joshua Redman et Brad Meldhau, un entretien avec le saxophoniste Jerry Bergonzi, Stacey Kent, plus les rubriques habituelles.

Collaborateur
Le Devoir



Arion
Orchestre Baroque

OPÉRAS SANS PAROLES... OU PRESQUE!

ŒUVRES DE HAYDN ET MOZART
Chef et soliste invité: Lorenzo Coppola, clarinette (Italie)
Soliste: Andréanne Brisson Paquin, soprano



SALLE BOURGIE DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS			
09	11	12	13
novembre 2016 19:30	novembre 2016 20:00	novembre 2016 16:00	novembre 2016 14:00

ARIONBAROQUE.COM — 514 355-1825



16 17 SALLE BOURGIE
La Fondation Arte Musica présente

BACH SANS FRONTIÈRES

Vendredi 25 novembre — 19h 30

LES VIOLONS DU ROY

Mathieu Lussier, chef Mahan Esfahani, clavecin

J. S. BACH Concerto pour clavecin n°1, BWV 1052

GÖRECKI Concerto pour clavecin

J. S. BACH Suite pour orchestre n° 2, BWV 1067

Mahan Esfahani est un véritable poète du clavecin.

CHRISTIAN IMMLER, baryton

Mercredi 7 décembre — 19h 30

SCHUBERT *Schwanengesang* (extraits)

FAURÉ *L'horizon chimérique*

BRAHMS *Vier ernste Gesänge*

RAVEL *Don Quichotte à Dulcinée*

BARBER 3 Songs

Un récital d'une beauté troublante.



SING THEE NOWELL

Dimanche 4 décembre — 14h

NEW YORK POLYPHONY

VOCAL ENSEMBLE

Geoffrey Williams, contreténor

Steven Caldicott Wilson, ténor

Christopher Dylan Herbert, baryton

Craig Phillips, basse

Un superbe concert de musique vocale de Noël pour démarer la saison en beauté!

Billets et programmation complète

SALLEBOURGIE.CA • 514-285-2000

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTREAL FONDATION ARTE MUSICA Présenté par TD

36^e saison
Musique de chambre
Allegra Chamber Music
saison 2016/2017 Season

piano
Dorothy Fieldman Fraiberg
clarinette
Simon Aldrich
violon
Lyne Allard
alto
Pierre Tourville
violoncelle
Sheila Hannigan

Œuvres de Mendelssohn, Mozart, Mahler et Copland
LE VENDREDI 18 novembre, 20h
Salle Redpath, Université McGill
Entrée libre
info: 514.935.3933 • allegra1@videotron.ca
www.allegrachambermusic.com



Michael Snow, *Walking Woman in Toronto Subway*, 1963-2016

AVEC L'AIMABLE PERMISSION DE L'ARTISTE

L'esprit des lieux

À Toronto, deux expositions parlent des liens entre l'art et l'imaginaire

NICOLAS MAVRIKAKIS
à Toronto

Ces jours-ci, dans le cadre de la Biennale de Montréal, Luis Jacob expose entre autres à la Galerie de l'UQAM sa brillante œuvre intitulée *Album XII* (2013-2014). Mais Jacob n'est pas qu'un artiste reconnu. Il est aussi renommé en tant que commissaire indépendant. Et cet automne, il a orchestré une exposition à Toronto qui se révèle une des grandes réussites de la saison dans cette ville. Intitulée *Form Follows Fiction: Art and Artists in Toronto*, cette expo fait le portrait de 50 ans de création dans la Ville reine.

Avec 86 artistes sélectionnés, Jacob n'a pas banalement réalisé un survol des œuvres importantes créées par des artistes intelligents durant cette période, dans cette cité. Certes, vous y retrouverez des œuvres marquantes de Michael Snow, de Joyce Wieland, de General Idea, de Greg Curnoe, de Suzy Lake... Mais Jacob a intelligemment opté pour une lecture centrée sur les notions de lieu et d'identité: invention d'une identité à l'art fait par des gens vivant ou ayant vécu à Toronto, artistes-individus réfléchissant à la façon de construire un imaginaire en dialogue avec l'histoire de ce lieu, mais aussi lié aux enjeux de la planète.

Ces artistes ont du coup réfléchi sur les identités ethniques, les identités sexuelles... L'art



MUSÉE D'ORSAY, PARIS, FRANCE/BRIDGEMAN IMAGES
Vincent van Gogh, *La nuit étoilée sur le Rhône à Arles*, 1888. Tableau présenté à l'exposition *Mystical Landscapes*.

vient ici donner un sens au monde dans lequel il s'exerce, en créant non pas une identité fixe à préserver, mais une identité en mouvance. L'art

L'art produit des fictions, un imaginaire qu'il matérialise, mais qu'il sait aussi déstabiliser

produit des fictions, un imaginaire qu'il matérialise, mais, comme le dit Jacob, qu'il sait aussi déstabiliser.

L'Université de Toronto présente une exposition qui mériterait d'être accueillie ailleurs au pays ou à l'étranger. Elle s'oppose intelligemment à une vision très courante de nos jours qui consiste à célébrer l'art qui est reconnu sur une certaine scène, dite internationale, qui dépasserait ce qui serait trop régional. Il semblerait que le « local » puisse encore susciter les passions.

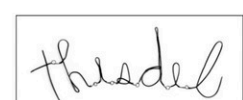
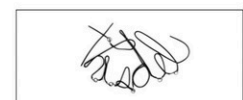
Mystical Landscapes

Toujours à Toronto, l'Art Gallery of Ontario, quant à elle, a mis à l'affiche une relecture des peintures de paysages réalisées entre 1880 et 1930. Cette exposition aurait pu être un simple *blockbuster* fabriqué pour attirer les foules que l'on imagine toujours prêtes à admirer les chefs-d'œuvre de Monet, de Gauguin, de Van Gogh, de Munch... Le titre un peu racoleur — qui met en avant cette notion un peu trompeuse de chef-d'œuvre — laissait d'ailleurs attendre une telle formule.

VERNISSAGE

JACQUES THISDEL

13 novembre — 11 décembre



GALERIE
LINDA VERGE

QUÉBEC (418) 525-8393
www.galerielindaverge.ca

Heureusement, cette exposition à thème est bien plus que cela. Elle démontre comment des artistes d'Europe, d'Amérique du Nord et de

Scandinavie glorifiaient des idées mystiques, et ce, même en dehors du mouvement symboliste. Des tableaux très connus, comme ceux de la sé-

rie des peupliers, des meules de foin ou de la cathédrale de Rouen, peints par le très impressionniste Claude Monet, sont expliqués ici sous un angle nouveau. Les moments du temps qu'ils donnent à voir auraient été pensés par l'artiste dans un rapport au bouddhisme et à l'idée que le monde est en

continuel changement. Autre exemple: les voyages de Gauguin en Bretagne, région à l'époque alors à l'abri de la vie moderne, auraient été motivés par un intérêt pour les traditions celtiques... Et bien d'autres œuvres sont expliquées avec intelligence à l'aide de cette lentille du mysticisme. Il s'agit aussi d'une exposition qui inclut des artistes moins célèbres, qui trouvent ici une visibilité méritée: les Français Charles-Marie Dulac et Henri Le Sidaner, le Suédois Eugène Jansson...

Des artistes canadiens tels Lawren Harris, Tom Thomson ou Emily Carr sont aussi à l'honneur, présentés avec des pièces fortes, à côté d'œuvres de créateurs européens plus souvent célébrés. Nous aurions aimé qu'il y ait plus d'artistes canadiens et pas seulement des grands noms déjà bien reconnus.

Cette exposition montée avec le Musée d'Orsay à Paris sera aussi présentée dans cet établissement à partir du mois de mars (et sans opter pour ce titre accrocheur).

Collaborateur
Le Devoir

FORM FOLLOWS FICTION: ART AND ARTISTS IN TORONTO

Commissaire: Luis Jacob. À l'Art Museum de l'Université de Toronto, jusqu'au 10 décembre.

MYSTICAL LANDSCAPES: MASTERPIECES FROM MONET, VAN GOGH AND MORE

À l'Art Gallery of Ontario jusqu'au 29 janvier 2017.

Le 19 novembre, soyez les premiers

à découvrir le Pavillon pour la Paix Michal et Renata Hornstein

« Un joli coup pour Montréal »

« L'art international a un nouvel écrin »

« ... un supplément d'âme, une prestance, une classe sans précédent »

— La Presse

« Un musée singulier »

— Le Devoir

« Un nouveau joyau culturel pour Montréal »

— Téléjournal, Radio-Canada



Cadeau offert aux
375 premiers visiteurs !

ENTRÉE GRATUITE

Présentateur de l'année de la paix

BMO 200

vive 375

MONTREAL
VILLE UNESCO
DE DESIGN

AIR CANADA

Bell



MUSÉE DES
BEAUX-ARTS
MONTREAL

riverin-arlogos
ART CONTEMPORAIN

présentera des œuvres d'artistes de la galerie:

JEAN-MICHEL CORREIA, JEAN-PAUL HUFTIER, DANIEL LACOMME, ELISABETH OULÈS, DIDIER SANCEY & AUTRES

les samedis, 12 et 19 novembre et le dimanche, 20 novembre 2016 de 13h30 à 17h30 au 197, chemin du lac d'Argent, Eastman (Québec) JOE 1 P 0 T É L . 4 5 0 . 2 9 7 . 4 6 4 6 courriel : pr@riverin-arlogos.com

CULTURE › CINÉMA



Ashton Sanders prête ses traits au frère Chiron, à l'adolescence.

Quand Little deviendra grand

Moonlight raconte trois temps dans la vie d'un Afro-Américain en quête d'identité et de dignité

MOONLIGHT

★★★★
Drame de Barry Jenkins. Avec Alex Hibbert, Ashton Sanders, Trevante Rhodes, Naomie Harris. États-Unis, 2016, 110 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Jamais il ne porte le même nom selon la personne qui lui adresse la parole : déjà un signe d'une identité floue, et surtout d'une incapacité manifeste à imposer le sien. À trois moments dans son existence, trois temps forts admirablement illustrés dans *Moonlight*, de Barry Jenkins (*Medicine for Melancholy*), le frère Chiron (Ashton Sanders) porte aussi les surnoms de Little (Alex Hibbert), alors qu'il n'était qu'un enfant, et Black (Trevante Rhodes), une fois à l'âge adulte. Pour ce jeune Afro-Américain ayant grandi dans le Miami misérable des années 1980, la vie ne s'annonce pas comme une partie de plaisir sur la plage, lui qui ne sait pas nager.

Le garçon devra affronter bien des obstacles, voyant sa mère (Naomie Harris, d'une grande intensité) se décomposer sous l'effet de ses dépendances, trouvant refuge, ironie du sort, auprès du *dealer* du quartier qui précipite, malgré lui, la déchéance de cette femme. Ce n'est pas la seule ambiguïté, ni le seul paradoxe, à tapisser ce récit d'apprentissage qui ne ressemble jamais à une édifiante leçon de vie, plutôt à des chapitres touffus d'une existence rarement ensoleillée, mais pas non plus dépourvue d'espoir.

C'est sur ce fil, subtil et délicat, que Barry Jenkins s'engage, inspiré d'une pièce de théâtre de Tarell Alvin McCraney, *In Moonlight Black Boys Look Blue*; le titre de son film est plus court, mais on y perçoit ce lyrisme crépusculaire, ces échappées loin d'un quotidien coincé entre un quartier sans âme et une école parfois sans pitié pour les faibles. Et alors que Chiron s'interroge sur sa propre sexualité, enten-

dre ses intimidateurs le traiter de « *fagot* » l'indigne un peu, l'intrigue surtout, déjà occupé à grandir trop vite dans un foyer disloqué où il doit faire chauffer de l'eau dans une casserole pour prendre son bain... et ajouter du savon à vaisselle pour avoir un peu de mousse.

Leçon d'humanité

La question de l'identité sexuelle n'est jamais posée de manière frontale, et l'épiphanie du garçon viendra grâce à un camarade de classe dont on se demande parfois à quelle enseigne il loge, si ce n'est celle d'une tendresse profonde pour ce paria malgré lui. Devant autant d'authenticité et de sensibilité (la trame musicale, riche et variée, ajoute à la beauté de ce voyage dans le temps), il n'y a sans doute que *Boyhood* qui suscite la comparaison, même si Richard Linklater relevait aussi un énorme pari en filmant sur plusieurs années les mêmes acteurs.

Barry Jenkins offre plutôt un Chiron en trois étapes bien

définies, tissant une multitude de situations, certaines en apparence anodines (apprendre à nager, un luxe dans plusieurs communautés pauvres), constat d'une misère matérielle mais surtout morale, avec ici et là quelques moments lumineux.

Grâce à trois acteurs d'âges différents mais portés par une même dévotion à rendre toutes les nuances d'un personnage complexe, bien loin de celui de la simple victime incomprise, *Moonlight* explore diverses facettes de la réalité afro-américaine, celles d'une adolescence marquée par la fragilité de ses identités multiples, tout en explorant, grâce à une caméra au plus près des visages, ce sentiment d'isolement, peu importe la communauté à laquelle on appartient. En somme, quelque chose comme une leçon d'humanité qui transcende les étiquettes et les ethnicités.

Collaborateur
Le Devoir

PRÉSIDENTE

SUITE DE LA PAGE E 1

Pouvoir capricieux

Ainsi ces trois femmes, pour autant de générations, occupent-elles chacune une fonction de pouvoir, mais un pouvoir — elles se butent à ce constat — limité et, qui plus est, assujéti à maints facteurs extérieurs : lobbies divers, intérêts étrangers et, oui, ego mâles. Représentant respectivement, et à la mesure de l'expérience acquise, l'idéalisme, le pragmatisme et la détermi-

nation, Félix, Émilie et Danièle se démènent.

« D'emblée, Chloé m'a dissuadée de m'inspirer de politiciennes réelles, d'ici ou d'ailleurs, précise

« Mon cœur était sur la table. J'étais à côté. Le soir, Chloé m'a appelée et m'a juste dit: "Poker face". Et c'était ça. »

Macha Grenon. Je savais que Danièle était une avocate en droit international, qu'elle connaissait ses dossiers à fond, bref, qu'elle avait une préparation en béton. Ça, c'était la base sur laquelle je

devis construire. Puis est arrivé le moment du tournage, et Chloé m'a dit: "O.K., maintenant, oublie tout ça et joue le personnage comme si c'était un homme." Pour moi, ça a été un moment extraordinaire de révélation. » Dès lors, ce qu'il est intéressant d'étudier ne devient plus tant la manière d'être de Danielle que les attitudes adoptées par tout un chacun autour d'elle, fussent-ils ministres, journalistes, électeurs ou mari.

Actrice qui, à l'instar de son personnage, aime à se doter

d'une préparation « en béton », Macha Grenon a fait beaucoup de recherches sur l'industrie minière et les politiques qui y sont associées.

« Je me suis tant et si bien immergée là-dedans qu'en arrivant en répétition, c'était devenu ma cause. Mon cœur était sur la table. J'étais à côté. Le soir, Chloé m'a appelée et m'a juste dit: "Poker face". Et c'était ça. Cette expression résume parfaitement le personnage. Parce que c'est ce qu'il en coûte d'être un politicien: il faut littéralement que tu

te marches sur le cœur. Même si tu es profondément interpellé, il ne faut jamais que tu laisses paraître ton jeu, ce qui est contre nature pour moi qui suis tout le contraire. »

Une fois le naturel chassé, le défi de la comédienne devrait double puisqu'elle devait jouer ce détachement tout en donnant néanmoins des signes discrets d'émotion qui couve. Il en résulte une interprétation virtuose qui ne repose sur aucun effet de jeu voyant — le genre

d'interprétation complexe, mais si finement modulée que les prix passent souvent à côté, hélas.

Toute de nuances subtiles, Macha Grenon offre une composition qui provoque une réponse à la fois émotionnelle et intellectuelle. C'est plus ardu qu'il n'y paraît. Et c'est là un autre type de pouvoir qui, lorsque le politique déçoit, devient d'autant plus important. On parle ici du pouvoir d'inspirer.

Le Devoir

★★★★★ « Omar Sy est impérial » LE PARISIEN

★★★★★ « Omar Sy à son meilleur dans un récit passionnant. » STUDIO CINÉ LIVE

★★★★★ « (Un) beau film au message intemporel d'égalité et de fraternité. » TÉLÉ 7 JOURS

GAUMONT présente
UNE PRODUCTION MANDARIN CINEMA

OMAR SY JAMES THIERRÉE

★★★★★ L'EXPRESS

★★★★★ FEMME ACTUELLE

★★★★★ PARIS MATCH

CHOCOLAT

UN FILM DE ROSCHDY ZEM

CLOTILDE HESME OLIVIER GOURMET FREDERIC PIERROT NOEMIE LVOVSKY ALICE DE LENCOUESAING
PRODUIT PAR ERIC ET NICOLAS ALTMAYER SCÉNARIO DE CYRIL GELY ADAPTATION ROSCHDY ZEM OLIVIER GORCE
MONTAGE THOMAS LETELLIER MONTAGE MONICA COLEMAN SON BRIGITTE TAILLANDIER VINCENT GUILLON STEPHANE THIEBAUT MUSIQUE ORIGINAL GABRIEL YARED DIALOGES JEREMIE D. LIGNOUL
COSTUMES PASCALINE CHAVANNES COIFFURES DAVID BERTH ANDRAGA PREMIER VISEUR JEAN-PIERRE MARTHEU SCÉNARISTE SANDRINE BEURGOIN DIRECTION DE PRODUCTION PASCALE ROUSSEL
DIRECTION DE POST-PRODUCTION PATRICIA COLOMBAT UNE PRODUCTION MANDARIN CINEMA GAUMONT KOROKORO M6 FILMS AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ CINÉ+ M6

AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE, DU CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE ET DE L'IMAGE ANIMÉE
ET DE L'AGENCE NATIONALE POUR LA COHÉSION SOCIALE ET L'ÉGALITÉ DES TERRITOIRES (AIDE FONDS IMAGES DE LA DIVERSITÉ)

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

AZ FILMS

CINEPLEX DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN CINEMA Beaubien 2386, Beaubien E. 721-6060 CINEPLEX DIVERTISSEMENT ST-BRUNO CINEPLEX DIVERTISSEMENT BOUCHERVILLE MÉGA-PLEX GUILLOU PONT-VIAU 16

CINÉMA ST-EUSTACHE CINÉMA PINE STE-ADELE LE TAPIS ROUGE SHERBROOKE CINÉMA LE CLAP

CINÉMA GATINEAU VERSION ORIGINALE FRANÇAISE VERSION ORIGINALE FRANÇAISE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS CINEPLEX DIVERTISSEMENT LE FORUM 22

★★★★★ « UN DES MEILLEURS FILMS DE LA DÉCENNIE. »
The Philadelphia Inquirer

★★★★★ « CE FILM EST SANS AUCUN DOUTE LA RAISON POUR LAQUELLE ON VA AU CINÉMA. »
TimeOut

★★★★★ « À COUPER LE SOUFFLE. VOUS NE POUVEZ VOUS PERMETTRE DE LE MANQUER. »
The New York Times

★★★★★ « PROFONDÉMENT ÉMOUVANT. »
theguardian

★★★★★ « MOONLIGHT EST UN PETIT MIRACLE. »
THE ARIZONA REPUBLIC

« UN FILM PARFAIT. »
The Washington Post

« UN CHEF-D'OEUVRE. »
RollingStone

« DES PERFORMANCES SOLIDES. »
TIME

« UN CHEF-D'OEUVRE. LE MEILLEUR FILM QUE J'AI VU DEPUIS LONGTEMPS. »

CINEPLEX

« L'ÉMOTION QUE DÉGAGE CE FILM EST IMPOSSIBLE À DÉCRIRE. »
La Presse

FRESH 99%
SELECTION OFFICIELLE FESTIVAL DU FILM DE TELLURIDE
SELECTION OFFICIELLE tiff.

MOONLIGHT

ELEVATION PICTURES EN VERSION ORIGINALE ANGLAISE ENTRACT FILMS

MAINTENANT AU CINÉMA
EN EXCLUSIVITÉ AU CINEPLEX FORUM

f t i YouTube EntractFilms

Huppert et Verhoeven sur le fil du rasoir

Le duo parle d'*Elle*, adaptation d'*Oh...*, roman ambigu de Djian, qui arrive sur nos écrans

ODILE TREMBLAY

Elle, qui gagne nos écrans vendredi, est le choix de la France pour l'Oscar du meilleur film en langue étrangère. Mais pour Isabelle Huppert, sa vedette, il y eut loin de la coupe aux lèvres...

Quand le romancier Philippe Djian a écrit *Oh...*, le roman à la source du film *Elle*, il avoua avoir eu la rousse icône en tête en brossant son personnage féminin. Et quand le producteur français Saïd Ben Saïd acquit les droits d'adaptation, elle était à ses côtés pour chercher un cinéaste. En entendant sortir le nom de Paul Verhoeven du chapeau, Isabelle Huppert a applaudi.

Flottant sur cette aventure depuis ses débuts, tentée par le rôle, elle admirait le cinéma de Paul Verhoeven depuis son *Turkish Delight* tourné dans les Pays-Bas, son pays natal. «*Il ne se laisse jamais enfermer dans un genre. Ses films sont provocants, déclare-t-elle. Si mes prestations se posent souvent sur le fil du rasoir, lui aussi aborde ce registre-là.*» Ils étaient faits pour se rencontrer.

Oui, mais voilà! Le cinéaste de *Robocop* et de *Basic Instinct*, transplanté à Hollywood depuis quatre décennies, voulait que le roman soit adapté en anglais à Boston ou à Chicago, et fit même écrire le scénario par l'Américain David Birke... Peine perdue.

«*Aucune actrice américaine ne voulait jouer ça, évoque le cinéaste, lors d'une rencontre au Festival de Toronto. Le rôle leur apparaissait trop amoral. Or Isabelle était parfaite et authentique pour le personnage. On a donc décidé de le tourner*

en France et en français.» Verhoeven avait passé un an en France après son lycée aux Pays-Bas. Mais il l'avait oubliée, cette langue-là. Et de s'y remettre en cours accéléré. «*J'en ai eu, des maux de tête, durant quatre mois. Puis, sur le plateau, tout s'est apaisé.*» Il n'a communiqué sur place qu'en français. Presque une gageure.

Amoralité relative

Ce roman de Djian (auteur de *37,2 le matin*) est extrêmement cinématographique. Dans *Oh...*, tout est placé sur le même plan, sans profondeur de champ, un peu à l'américaine. Ce qui sert le film. Une femme de tête qui dirige une boîte de jeux vidéo se fait sauvagement violer par un maniaque masqué. Mais plutôt que de s'effondrer, elle démarre un jeu érotique sado-maso, qui mènera à une vengeance pas conventionnelle du tout.

En compétition à Cannes en mai dernier, le film, avec son thème ambigu, suscita une controverse... presque sage. Paul Verhoeven, encore adulé sur la Croisette pour son *Basic Instinct* demeuré cultissime là-bas, avait anticipé quand même davantage de remous.

«*La structure est différente du scénario anglophone. Il apparaît plutôt comme une mosaïque. Et le climat est hitchcockien*», ajoute-t-il.

«*On parle ici d'amoralité relative*», précise Isabelle Huppert, car la notion de la faute et de la punition du coupable est clairement au poste, mais tout est ambigu.»

L'actrice fétiche de Michael Haneke aime s'investir dans ces rôles. «*Comme dans La pianiste, mon personnage tente d'accéder aux choses de façon tortueuse. Elle éprouve une solitude, une*



Paul Verhoeven et Isabelle Huppert, le mois dernier, à New York. Ils répondent aux questions du public sur *Elle*, film ambigu qui a soulevé une petite controverse à Cannes au printemps dernier.

difficulté de vivre, mais là où la pianiste vivait la douleur, l'héroïne d'Elle se retrouve au-delà de cette douleur. Dans l'œil du cyclone. Et jamais elle n'endosse le statut de victime.»

Huppert est, avec Juliette Binoche, l'actrice française ayant le plus tourné avec des maîtres étrangers: de Michael Cimino à Hong Sang-soo, en passant par Rithy Panh. Chaque fois découvrant une nouvelle couleur. «*C'était intense, exaltant, sous la direc-*

tion d'extrême précision de Verhoeven, dit-elle. *Il a toujours plusieurs couches d'ironie et le fait que le film soit une comédie aide à brouiller les pistes.*»

Avec Laurent Lafitte, qui incarne le violeur, elle a beaucoup travaillé en amont, les assauts ayant été conçus comme de vraies chorégraphies. «*C'était très préparé, très physique et technique. Extrêmement intense. Le premier jour, je me suis même blessée.*»

Ce personnage l'entraînait

dans des chemins inusités. «*Parce qu'elle ne se définit jamais par l'émotion. Cette femme est une résistante et je n'ai jamais rompu ce contrat-là. Elle est gelée, sans affect, sauf à la mort de sa mère, incarnant la force dans un monde où chacun est faible, surtout les hommes: père, mari, amant, fils, voisin. Si on avait amolli son caractère, le film aurait perdu sa sève. Elle est le produit de la faiblesse masculine, vulnérable mais forte. À partir du moment où, comme*

actrice, on accepte une proposition de fiction, l'important, c'est d'aller jusqu'au bout.»

Aller jusqu'au bout

Isabelle Huppert n'en finit pas d'inspirer les cinéastes, français et étrangers, jeunes et vieux. Elle a tourné notamment cette année dans *Madame Hyde* de Serge Bozon, une femme aux deux visages, à la *Docteur Jekyll et Mister Hyde*. Dans le dernier Michael Haneke, *Happy End*, sur la crise des migrants, l'actrice donnait la réplique à Jean-Louis Trintignant: film qui devrait atterrir à Cannes.

Quant à Verhoeven, il trouve parfois difficile de travailler aux États-Unis. «*On doit se battre pour aller là où d'autres ne sont pas allés. Quand vous faites un film de science-fiction, on vous invite à en respecter tous les codes, alors qu'il y a moyen de les déjouer. J'aimerais faire des comédies, mais qui me voit là? Aux États-Unis, vous êtes hot ou vous ne l'êtes pas, selon l'accueil reçu par votre dernier film. Basic Instinct avait eu du succès, mais pas Showgirls. On peut rebondir aussi, mais c'est compliqué. En Europe, du moins, ils ont suivi votre carrière.*»

Il a pris le goût de la France et, en plus de travailler sur un film américain, jongle avec divers projets dans l'Hexagone. Un des scénarios porte sur la Résistance française à Lyon en 1943. «*Plusieurs grands résistants avaient de nombreux partenaires amoureux*, dit-il. *La mort était proche et les codes n'étaient plus les mêmes. Dans Blackbook, que j'ai tourné aux Pays-Bas [2006], j'abordais déjà le brouillage de repères sous l'Occupation. Un sujet fascinant.*»

Le Devoir

Bel atterrissage

L'arrivée marque les premiers pas réussis de Villeneuve en science-fiction

L'ARRIVÉE
V.F. D'ARRIVAL

Science-fiction de Denis Villeneuve. D'après la nouvelle *Story of Your Life* de Ted Chiang. Avec Amy Adams, Jeremy Renner, Forest Whitaker. États-Unis, 2016, 117 minutes.

ODILE TREMBLAY

On sait gré à Denis Villeneuve de ne pas égarer son style en touchant à la science-fiction dans sa dernière production américaine (tournée au Québec, quand même). Ses vaisseaux extraterrestres ont une forme ovoïde de concombres volants, du plus bel effet. La classe! Ses pieuvres, l'apparence des étrangers venus de l'espace, ont un côté insolite sans vulgarité et hors des poncifs du genre, qui évoquent les araignées géantes de son *Enemy*. La musique de Jóhann Jóhannsson, indissociable de l'univers du cinéaste depuis *Prisoners*, nimbe le film d'un climat allégorique, entre conflits intimes et menace d'une guerre des mondes. La caméra de Bradford Young fait des prouesses.

En adaptant la nouvelle *Story of Your Life* de Ted Chiang, le scénariste Eric Heisserer a pris des libertés, mais les lignes principales du synopsis sont au poste. Alors que des extrater-



Amy Adams se distingue par son jeu nuancé.

restres débarquent en différents points du globe avec on ne sait quelles intentions, l'armée américaine charge une linguiste (Amy Adams) de trouver un pont de communication avec ces créatures. À ses côtés: un mathématicien (Jeremy Renner), un colonel (Forest Whitaker). Les Chinois, eux, sont prêts pour l'attaque. Le temps presse. Reste à décoder leur langage, ce à quoi s'applique cette femme, armée de théories qui relient le comportement au langage.

Il y a quelque chose de métaphysique dans la dérive des

temps d'action pour la partie du film qui aborde le lien de cette femme avec sa fille, alors que ses dons de seconde vue lui permettent d'éviter sa conception. *Arrival* est plus intelligent que bien des productions d'anticipation, plus subtil aussi, tout en s'inscrivant dans la lignée féconde des œuvres poético-métaphysiques de Terrence Malick et d'*Inception* de Christopher Nolan, pour la traversée des dimensions.

On reprochera à *Arrival* la minceur des rôles de Jeremy Renner et de Forest Whitaker. Villeneuve, comme dans *Sica-*

rio, aime donner le leadership à une héroïne féminine. Mais cette fois, une romance trop escamotée entre elle et le mathématicien perd sa charge et sa crédibilité. Dans ce scénario complexe, les facilités sont collées aux rapports amoureux, jamais à ce lien étrange entre les créatures de l'espace et l'humain qui interroge leurs signes de l'autre côté de la vitre ou pas.

Le lien mère-fille, de son côté, se développe sur une ligne de mystère où le temps et le deuil se mêlent à la peur de l'autre et au courage de l'affronter. *Arrival* n'est pas un film d'acteurs, même si Amy Adams se distingue par son jeu nuancé. C'est l'élégance de la mise en scène, de la direction artistique et des effets spéciaux, de la musique aussi, la facture générale de raffinement, donc, qui impressionne.

Quant au scénario, malgré quelques pas de côté émotionnels qui détonnent avec un ton d'ensemble sobre et maîtrisé par-delà son délire visuel, il se décline à plusieurs niveaux avec intelligence, sur un revirement final qui renvoie à des dimensions parallèles. *Arrival*, bon atterrissage de Villeneuve dans la science-fiction, laisse présager le meilleur pour son *Blade Runner 2*.

Le Devoir

L'ONF SALUE ALANIS
OBOMSAWIN, PRIX
ALBERT-TESSIER
2016

PLUS DE 40 ANS DE PAROLE,
D'ESPOIR ET DE MÉMOIRE
DONNÉS AUX PEUPLES
AUTOCHTONES D'ICI.



Canada

ONF
NFB
IFNO

ANDERS DANIELSEN LIE
JUDITH CHEMLA
DOUNIA SICHOV

CE SENTIMENT
DE L'ÉTÉ

UN FILM DE
MIKHAËL HERS

À L'AFFICHE!

LE NOUVEL OBSERVATEUR ★★★★★
CAHIERS DU CINÉMA ★★★★★
LIBÉRATION ★★★★★
MARIANNE ★★★★★
OUEST-FRANCE ★★★★★

K-FILMS AMÉRIQUE
PYRAMIDE
CINÉMA BEAUBIEN
LE CLAP
CINÉPLEX DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN